

Ogay, T. (2001). Comprendre les enjeux identitaires de l'intégration des migrants: l'apport de la psychologie sociale et interculturelle. In C. Perregaux & T. Ogay & Y. Leanza & P. R. Dasen (Eds.) *Intégrations et migrations: regards pluridisciplinaires*. (pp. 211-235). Paris: L'Harmattan.

Tania Ogay*

Comprendre les enjeux identitaires de l'intégration des migrants : l'apport de la psychologie sociale et interculturelle

En juin 1995, l'assemblée communale d'une petite commune d'Argovie refusait la naturalisation à deux jeunes filles turques, pourtant en Suisse depuis leur plus tendre enfance, ayant effectué toute leur scolarité en Suisse et parlant sans difficulté le suisse-allemand. Pour ces deux adolescentes, le passeport suisse devait être l'aboutissement normal de leur vie en Suisse, de leur attachement à ce pays qui avait accueilli leurs parents et qu'elles avaient fini par considérer comme le leur (elles n'ont jamais vu leur pays d'origine et fêtent la fête nationale suisse plutôt que celle de leur pays d'origine). Mais ces deux jeunes filles sont également des pratiquantes ferventes de l'Islam dont elles appliquent consciencieusement les principes les plus stricts : port du foulard, pas de sorties avec des garçons, pas de piscine, etc. Leur intransigeance par rapport à leur religion a choqué le Conseil communal et le syndic de la commune (dont les jeunes filles ont refusé la poignée de main, arguant que le Coran l'interdit), qui associent l'attitude des deux jeunes filles au fondamentalisme religieux qui ravage disent-ils des pays comme l'Algérie et dont il convient de préserver la Suisse. Après de longs débats, les autorités de la commune décidèrent que ces deux jeunes filles n'étaient pas prêtes à s'adapter aux valeurs suisses et leur refusèrent la naturalisation. Celles-ci furent choquées par ce refus, elles se sont senties trahies par ce pays auquel elles croyaient appartenir et qui les a rejetées. Elles ne se sentaient même pas Turques, elles ne seront pas non plus Suissesses.

(Résumé d'un article de la «Weltwoche» de Kathrin Meier-Rust, paru en français dans *Le Nouveau Quotidien* du 4 janvier 1996.)

* Université de Genève

Introduction

L'histoire de cette naturalisation ratée illustre la complexité de l'intégration où se jouent d'importants enjeux identitaires, chez les personnes d'origine étrangère bien sûr mais également chez les autochtones, souvent soucieux de ne pas laisser entrer dans la communauté des nationaux des éléments jugés trop différents. Sur quels critères décide-t-on qu'une personne est bien intégrée et «mérite» le passeport suisse ? Faut-il pouvoir se confondre parfaitement avec la culture suisse pour en être un membre à part entière ou peut-on envisager diverses manières d'être Suisse ? L'intégration est-elle un état ou un processus ? Quels sont les enjeux et les coûts de l'intégration, pour l'individu qui cherche à s'intégrer comme pour la société d'accueil ?

L'intégration des étrangers est un sujet de discussion populaire, que ce soit dans les conversations de Monsieur Tout-le-monde («Untel ? oui, il s'est vraiment bien intégré !»), dans les médias ou dans les discours des politiciens. Mais que se cache-t-il sous ce terme devenu presque banal ? A y regarder de plus près, il n'y a pas une seule modalité de l'intégration mais ce terme reflète de multiples réalités, parcours et stratégies, en fonction du migrant (ses motivations et objectifs devant la migration, son histoire, ses compétences sociales, sa condition socio-professionnelle, etc.) mais également – ce qui est trop souvent négligé – en fonction de la société d'accueil (volonté et capacité d'ouverture, contexte socio-économique, représentations de l'étranger, etc.). L'intégration est un processus complexe, dont on relève souvent les difficultés et les échecs, en général attribués à l'étranger qui «n'a pas su s'intégrer». Mais l'explication est un peu courte et la réflexion doit porter sur le système en entier et non pas sur un seul de ses acteurs, en cherchant à saisir les enjeux du processus de l'intégration pour tous les acteurs impliqués. Dans cet article, on s'interrogera plus particulièrement sur les enjeux identitaires qui se jouent dans le processus de l'intégration, pour le migrant tout comme pour la société d'accueil.

L'immigration ainsi que le processus d'acculturation qui s'ensuit ont fait l'objet de nombreux travaux de psychologie sociale et de psychologie interculturelle (voir Dasen, ce volume). La psychologie sociale, en tant qu'interrogation sur les relations entre l'individu et les groupes sociaux ainsi qu'entre ces groupes sociaux eux-mêmes, est une source de connaissance très riche pour qui s'intéresse à l'intégration. Elle fournit à la psychologie interculturelle (et plus précisément à la «psychologie des contacts de cultures») des connaissances indispensables sur des concepts comme

les stéréotypes et préjugés, la discrimination et le racisme, mais aussi sur le lien qui se construit entre l'individu et ses groupes d'appartenance. Pour explorer les enjeux identitaires de l'intégration, la première référence dans cet article proviendra du champ de la psychologie des contacts de cultures, et constitue une référence maintenant classique dans la recherche interculturelle francophone : la typologie des stratégies identitaires de l'individu en situation d'acculturation de Camilleri et de ses collègues (1990). Cet apport sera complété ensuite par une des théories fondatrices de la psychologie sociale des relations intergroupes, la Théorie de l'Identité Sociale (Tajfel & Turner, 1979, 1986), qui nous aidera à situer les besoins identitaires de l'individu dans le contexte des relations entre la société d'accueil et les populations migrantes.

Les stratégies identitaires des individus en situation d'acculturation

Les profondes et continues mutations qui caractérisent nos sociétés modernes ainsi que les importants mouvements de migrations à l'échelle planétaire ont favorisé d'importantes réflexions dans les sciences humaines sur la notion d'identité : on s'est demandé comment l'individu construit un concept de soi qui lui donne un certain sens de cohérence dans un environnement en perpétuel mouvement, on s'est interrogé notamment sur la construction de l'identité chez le migrant (qu'on a trop souvent décrit comme «assis entre deux chaises», alors qu'on pourrait également le voir comme disposant d'un plus riche «mobilier» lui permettant de changer de perspective). Vinsonneau (1997) définit l'identité en ces termes :

On peut finalement voir en l'identité l'ensemble des mécanismes par lesquels les individus (ou les groupes) projettent un sens sur leur être, en reliant leur passé, leur présent et leur avenir, les images de leurs actions réelles, celles des actions qui leur sont recommandées et celles par lesquelles ils souhaiteraient se caractériser. En réalisant une telle intégration des contraires, la dynamique identitaire opère comme un processus dialectique permettant à chacun de se rendre semblable à autrui tout en s'en distinguant simultanément. Par l'intégration de l'autre dans le même et par la réalisation du changement dans la continuité, la dynamique identitaire fonctionne comme une constance, d'où résulte le sentiment d'identité. (p. 129)

Le concept d'«identité culturelle» thématise le rapport que l'individu entretient avec son environnement culturel et la contribution de cet environnement à la définition de soi. En effet, tout individu est inséré dans un système culturel, il est un «porteur de culture» selon l'expression chère

à Camilleri et trouve dans la culture une vision du monde, des ensembles de significations qu'il partage avec les autres membres de sa culture :

La culture est l'ensemble plus ou moins fortement lié des significations acquises les plus persistantes et les plus partagées que les membres d'un groupe, de par leur affiliation à ce groupe, sont amenés à distribuer de façon prévalante sur les stimuli provenant de leur environnement et d'eux-mêmes, induisant vis-à-vis de ces stimuli des attitudes, des représentations et des comportements communs valorisés, dont ils tendent à assurer la reproduction par des voies non génétiques. (Camilleri & Cohen-Emerique, 1989, p. 27)

La question de l'identité culturelle devient brûlante lorsque l'individu doit se situer par rapport à plusieurs systèmes culturels, par exemple lorsqu'il y a migration. La personne qui quitte son milieu culturel d'origine pour un nouvel environnement culturel se trouve devant le défi de l'acculturation qui l'amène à redéfinir son identité. Les étrangers de la deuxième génération se trouvent également devant cette nécessité de situer leur identité par rapport aux deux cultures qu'ils ont intégrées, celle du pays d'accueil et celle du pays d'origine. C'est le cas de ces deux jeunes filles turques qui ont demandé leur naturalisation : arrivées à l'âge de la maturité, elles ont ressenti le besoin de faire reconnaître leur sentiment d'appartenance à la Suisse, qu'elles voyaient comme tout à fait compatible avec leur croyance religieuse, avant de comprendre que pour devenir Suissesses on leur demandait d'abandonner ou du moins de ne pas manifester une part importante de leur identité, leur religion.

Le réaménagement de l'identité est d'autant plus critique lorsque les systèmes culturels sont vécus comme antagonistes et fournissent à l'individu des significations qu'il peut ressentir comme contradictoires. La migration est un défi important pour l'individu qui se voit placé devant la nécessité de se reconstruire une cohérence de soi. En effet, Camilleri estime que, même si l'identité n'est pas un état fixe mais une dynamique en continuelle transformation, chaque individu a un besoin fondamental d'une certaine constance et stabilité, d'une « unité de sens » à laquelle il puisse s'identifier et qu'il s'attache à recréer et à restaurer à chaque fois que cette cohérence de l'identité est remise en question (1990, p. 87). D'autre part, tout individu a besoin de pouvoir attribuer une valeur positive à son image de soi. Or la migration se traduit souvent par une atteinte à l'unité de sens ainsi qu'à l'estime de soi du migrant, ceci particulièrement dans les rapports asymétriques d'une migration Sud-Nord. Devant ces atteintes, les individus adoptent diverses stratégies pour restaurer leur unité de sens et leur image de soi. Camilleri a systématisé les

différentes stratégies qu'il a pu observer et en propose une typologie¹. Bien que cette typologie repose sur des observations effectuées auprès de Maghrébins dans leurs pays ainsi qu'en situation d'émigration en France, Camilleri estime qu'elle s'applique également à d'autres populations du Tiers Monde (*sic*) anciennement colonisées et ayant émigré dans les sociétés occidentales industrialisées (1990, p. 88).

La typologie des stratégies identitaires de Camilleri se base sur une analyse pessimiste de la migration dans nos sociétés occidentales, posant comme prémisses d'une part que le migrant est dévalorisé par des stéréotypes et préjugés négatifs induits par les rapports asymétriques entre la culture d'accueil et la culture d'origine (et qu'il aura donc à se débattre contre cette identité prescrite négative) et d'autre part que son unité de sens est déstructurée par la disparité des codes en présence, ce qui l'amène à vouloir retrouver une cohérence entre ce que Camilleri appelle la fonction ontologique (la référence à certaines représentations et valeurs considérées comme fondamentales) et la fonction pragmatique (l'adaptation à l'environnement) de l'identité (1990, p. 93). L'individu en situation d'acculturation est décrit comme rencontrant dévalorisation, déstructuration et souffrance. Confronté aux jugements dépréciatifs de la société d'accueil envers lui et sa culture d'origine, le migrant réagira de différentes façons : l'un intériorisera cette dévalorisation et acceptera cette « identité négative » en se présentant lui-même et son groupe culturel dans les termes dévalorisants du groupe dominant, mais un autre pourra chercher à échapper à cette identité négative en se détournant complètement de sa culture d'origine dans le but d'essayer de s'assimiler complètement au groupe dominant, alors qu'un autre prendra seulement acte de sa différence qui lui est signifiée par la société d'accueil mais sans intérioriser la dévalorisation de laquelle il se distancie, et qu'un quatrième réagira par ce que Camilleri appelle « l'identité polémique », compensant la dévalorisation par une sur-affirmation plus ou moins agressive de soi et de sa culture d'origine. Quant aux stratégies mises en oeuvre par les individus en situation d'acculturation pour rétablir une cohérence de leur identité, ébranlée par la diversité des codes en présence, certaines personnes éviteront la contradiction en ne s'investissant que dans un des systèmes culturels et

¹ Il serait trop long de présenter ici par le menu la typologie complète établie par Camilleri, on en trouvera une présentation complète dans Camilleri (1990). D'autre part, un tableau en résumant les points principaux est proposé en annexe.

donc en ignorant l'autre : certains s'investiront ainsi exclusivement dans le système de leur culture d'origine, soucieux de maintenir la différence et d'éviter toute adaptation à la culture d'accueil, d'autres au contraire chercheront à se fondre dans la société d'accueil, rejetant toute référence à leur culture d'origine. D'autres encore pratiqueront l'alternance, passant d'un code à l'autre en fonction des situations, sans chercher à résoudre les contradictions (suivant par exemple le code traditionnel pour le partage des tâches entre les sexes lorsqu'ils sont dans le contexte familial, et le code occidental de la société d'accueil dans leur environnement professionnel). D'autres encore iront plus loin et chercheront à résoudre la contradiction en articulant les deux systèmes culturels, pour atteindre ce que Camilleri appelle la «cohérence complexe».

Pour ce qui est de nos deux jeunes filles turques, il semble qu'elles n'avaient pas perçu et encore moins intériorisé d'identité négative de la part de la société suisse avant leur démarche de naturalisation, elles pensaient pouvoir concilier sans difficulté leurs deux cultures qu'elles ne ressentaient pas comme antagonistes. Pour elles, la démarche de naturalisation n'était pas une démarche d'assimilation, elles pensaient pouvoir être Suissesses et Turques ou, surtout, musulmanes, elles pensaient pouvoir réaliser cette cohérence complexe dont parle Camilleri. C'est suite au refus des autorités suisses qu'il leur est apparu que leurs valeurs culturelles et religieuses étaient considérées comme inconciliables avec les valeurs suisses. Suite à cette déception, une des deux déclare : «je suis remplie de haine», il est fort probable qu'elles se sont alors réfugiées dans une stratégie d'identité polémique, plus attachées que jamais à la seule identité dont elles disposent, leur foi musulmane, et s'éloignant toujours plus de la société suisse dont elles s'étaient senties si proches.

En appliquant ces diverses stratégies, les individus en situation d'acculturation connaissent des succès divers dans l'évitement ou la modération des conflits internes provoqués par la migration, ce processus étant influencé par plusieurs variables dont également des variables de personnalité (notamment la capacité de tolérer l'ambiguïté, le besoin plus ou moins important d'assurer une cohérence de son identité). N'oublions pas non plus que ces différentes stratégies sont diversement appréciées par l'entourage, et une stratégie qui permettrait à l'individu de rétablir son sens de valeur et de cohérence de soi (donc d'éviter ou de modérer le conflit interne) peut mettre ses relations avec son environnement en péril (et augmenter le conflit externe). Ainsi un migrant qui affirme une identité polémique risque fort d'être mal perçu par la société d'accueil, ce qui ne manquera pas de le conforter dans sa réaction d'opposition au système

dominant dans un cercle vicieux l'écartant de toute intégration. D'un autre côté, le migrant qui décide de s'assimiler à la société d'accueil risque d'être considéré comme un traître par sa communauté d'origine, accentuant ainsi la perte de ses références culturelles d'origine et mettant en danger son sens de cohérence de soi.

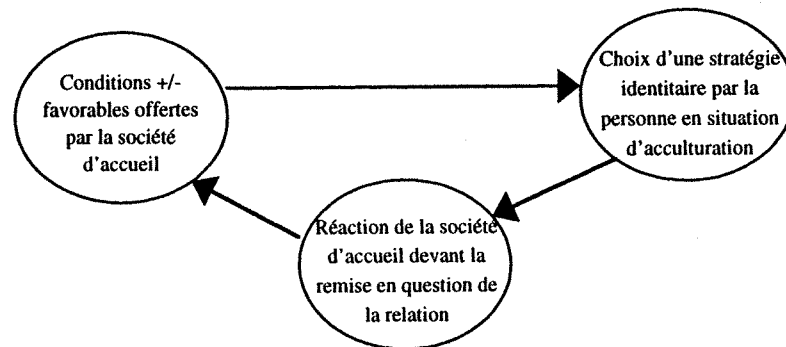
Avec sa typologie, Camilleri met en évidence la diversité des individus dans leurs comportements et réactions lors du processus de l'acculturation, contredisant ainsi une perception sociale trop souvent stéréotypée et indifférenciée de l'intégration. Ce faisant, il attire notre attention sur le fait qu'une politique d'intégration se doit de tenir compte de cette diversité et de chercher à créer les conditions favorisant les stratégies les plus positives pour le migrant et la société d'accueil, c'est-à-dire les stratégies qui permettent au migrant une acculturation qui respecte son besoin fondamental d'unité de sens et de valeur de soi. On peut regretter cependant le pessimisme de sa typologie qui ne considère que la situation dans laquelle la société d'accueil dévalorise l'immigré et lui renvoie une identité négative, ainsi qu'une situation dans laquelle les cultures d'origine et d'accueil sont définies comme antagonistes. Or le cas des Maghrébins en France sur lequel Camilleri a construit sa typologie n'est pas forcément le même que celui d'autres migrants dans d'autres sociétés et il est important que les chercheurs travaillent sur d'autres populations et contextes² (Dasen & Ogay, 2000). Mais outre cette question de la validité de la typologie pour d'autres contextes, on regrettera surtout que ce modèle ne se concentre que sur un seul des éléments du couple migrants-autochtones : l'individu en situation d'acculturation. Camilleri ne nous parle en effet que très peu de la société d'accueil et de la variabilité possible dans ses comportements d'accueil (ou de rejet) et dont dépend aussi la possibilité des diverses stratégies, comme on l'a malheureusement vu avec le cas des deux jeunes Turques.

Dans le même ouvrage collectif, Taboada-Leonetti prend en compte le contexte de la société d'accueil et rappelle que les stratégies identitaires sont un «résultat de l'élaboration individuelle et collective des acteurs et

² C'est ce qu'a fait par exemple Vittoria Cesari Lusso dans son travail de thèse (1997), dont l'originalité est non seulement d'avoir travaillé avec des jeunes Italiens de la deuxième génération en Suisse, mais encore d'avoir adopté une perspective novatrice en retraçant le parcours de jeunes qui ont réussi leur intégration, se démarquant ainsi de la vision pessimiste habituelle des travaux sur l'intégration.

expriment, dans leur mouvance, les ajustements opérés, au jour le jour, en fonction de la variation des *situations* et des *enjeux* qu'elles suscitent – c'est-à-dire des *finalités* exprimées par les acteurs – et des *ressources* de ceux-ci.» (Taboada-Leonetti, 1990, p. 49, italiques de l'auteur). Ainsi, pour Taboada-Leonetti, lorsque le migrant adopte une stratégie identitaire afin de modifier l'identité que la société d'accueil lui attribue, il ne fait pas que tenter de modifier sa propre identité mais c'est également le rapport entre lui et la société d'accueil qui est remis en question, ce qui peut amener la société d'accueil à réagir à cette modification avec laquelle elle peut ne pas être d'accord. En ne parlant que de l'individu en situation d'acculturation et non pas de la société d'accueil, Camilleri risque de perpétuer l'idée qui veut que c'est à l'immigré de changer, de s'adapter à la société d'accueil (et à ses mauvaises humeurs), et qu'il n'y a aucun espoir de voir la société dite d'accueil réagir différemment que par une dévalorisation des populations immigrées. Un modèle qui considérerait l'acculturation selon une perspective plus systémique que ne le fait Camilleri ne poserait pas la dévalorisation et le rejet des migrants par la société d'accueil comme prémisses incontournables mais s'attacherait à montrer l'articulation entre :

- les conditions favorables ou défavorables que le migrant trouve dans la société d'accueil ;
- son choix d'une stratégie identitaire ;
- les réponses de la société d'accueil au choix d'une stratégie identitaire qui vient plus ou moins remettre en question la relation entre la société d'accueil et le migrant.



Enjeux symboliques et identitaires des relations intergroupes

L'influence de Camilleri dans le champ de la psychologie interculturelle francophone a été déterminante et c'est en fait presque d'une «école» dont on pourrait parler, tant sont nombreux les chercheurs qui ont eux aussi contribué et contribuent toujours à l'avancée des connaissances et des réflexions dans le sillage tracé par Camilleri. Cependant, les réflexions de Camilleri n'ont pas surgi du désert mais elles font souvent référence (en général de façon non explicite³) aux travaux de la psychologie sociale, et notamment à une des théories fondamentales de la psychologie sociale des relations intergroupes, la Théorie de l'Identité Sociale (ci-après, la TIS) élaborée par Tajfel & Turner (1979, 1986) et dont on trouvera une présentation en français par Bourhis & Leyens (1994) ou encore par Leyens, Yzerbyt & Schadrin (1996). En effet, lorsque Camilleri nous parle de l'individu en situation d'acculturation, il met en évidence le besoin vital de l'individu de retrouver un sens positif de soi mis à mal par la dévalorisation sociale de son groupe d'appartenance. Or c'est justement sur la discrimination entre les groupes sociaux ainsi que sur le besoin d'une identité positive que porte la TIS. Même si elle se situe à un niveau plus général des relations entre groupes et qu'elle ne traite pas explicitement du contexte de la migration, la Théorie de l'Identité Sociale constitue un apport central dans une réflexion sur l'intégration car elle englobe dans un même modèle le niveau de l'individu (comme le fait la typologie de Camilleri) et le niveau des relations des groupes dans la société, permettant de comprendre le fonctionnement des individus membres des groupes minorisés – donc notamment les migrants – mais également celui des membres des groupes dominants. Elle nous permet ainsi de nous interroger sur les conditions que devrait offrir la société d'accueil pour qu'il puisse y avoir intégration des étrangers.

Le point de départ de la réflexion de Tajfel est la volonté d'expliquer le phénomène de la discrimination entre les groupes sociaux. Comme bon nombre de psychologues sociaux, Tajfel a cherché à comprendre pour quelles raisons des comportements discriminatoires sont régulièrement observés entre les groupes sociaux, même lorsqu'il n'y a ni compétition ni

³ A l'exception notable du chapitre intitulé «La psychologie en situations de contact culturel» dans Camilleri & Vinsonneau (1996), ainsi que de deux articles posthumes où Camilleri (1999a, 1999b) dessine lui-même les voies de la «complexification» future des stratégies identitaires.

interdépendance négative des objectifs (Sherif, 1966). L'originalité de la théorie élaborée par Tajfel et de Turner a été d'intégrer dans l'explication de la discrimination intergroupes la dimension individuelle et subjective : «Ce sont des enjeux symboliques plutôt que matériels qui constituent la clé du conflit. Le statut, l'estime de soi et les croyances supplantent en importance les bénéfices objectifs» (Leyens *et al.*, 1996, p. 78). Avec le concept de l'identité sociale, Tajfel et Turner réalisent le lien entre l'individu et le groupe, permettant de comprendre comment le comportement de l'individu peut être influencé par ses appartenances de groupe et comment celles-ci sont importantes dans sa définition de soi. En effet, l'identité sociale est définie comme «la partie du concept de soi dérivant de la conscience d'appartenir à un ou plusieurs groupes ou catégories sociales» (Tajfel, cité par Capozza & Volpato, 1994, p. 27). L'identité, le concept de soi, a ainsi deux composantes : l'identité individuelle dérivant de la perception de soi comme individu singulier et l'identité sociale dérivant de la perception de soi comme membre de groupes sociaux. Ces deux facettes de l'identité doivent être positives pour que l'individu puisse avoir une estime de soi positive. Dans ses relations avec les membres d'autres groupes (les «exogroupes»), l'individu cherchera à s'assurer une identité sociale positive, c'est-à-dire à assurer la valorisation positive de son groupe d'appartenance (l'«endogroupe») en le comparant aux exogroupes, valorisation qui s'obtient bien souvent par la discrimination de ceux-ci. Bien plus que la réalité objective du contexte intergroupe, c'est avant tout la perception de cette réalité par les différents acteurs qui compte.

Si tout individu aspire à avoir une identité sociale positive, cela vaut bien évidemment aussi pour les migrants qui seront sensibles à la valeur sociale attachée à leur groupe d'origine mais aussi au groupe des migrants en tant que tel. Or, comme l'avait relevé Camilleri, les communautés migrantes sont souvent dévalorisées socialement, ce qui rend difficile le développement d'un concept de soi positif de leurs membres. La TIS, même si elle ne développe pas particulièrement cet aspect, soulève également un coin de voile sur le comportement des individus des groupes majoritaires, pour qui la comparaison sociale est avantageuse et dont l'intérêt est de maintenir la situation intergroupe en l'état, ceci afin de conserver voire même d'étendre leur supériorité. On comprend alors pourquoi certaines personnes de la société d'accueil ressentent le «besoin» de dévaloriser les étrangers (et donc d'empêcher leur intégration), cette dévalorisation étant leur façon de s'assurer une estime de soi positive. Ce phénomène, parfois appelé «racisme du petit Blanc», souligne la nécessité

pour toute politique d'intégration des étrangers de prendre en compte tous les acteurs sociaux et d'offrir aux membres de la société d'accueil d'autres possibilités que la discrimination des étrangers pour assurer leur estime de soi.

Lorsque le résultat de la comparaison entre l'endogroupe et les exogroupes est défavorable à l'endogroupe, il y a souffrance pour l'individu qui met en oeuvre diverses stratégies selon les caractéristiques de la situation intergroupe afin de modifier celle-ci et de rétablir une identité sociale positive. Ainsi, en reprenant la présentation faite par Capozza & Volpato (1994, p. 31-34) :

- si le désavantage de l'endogroupe est considéré comme légitime et/ou non susceptible d'être modifié, les *stratégies sont individuelles* et ne remettent pas en question la situation intergroupe, les groupes dominants pouvant ainsi se maintenir en place. L'individu cherche à améliorer sa propre situation :
 - ⇒ par la mobilité sociale, c'est-à-dire par l'abandon de l'endogroupe dévalorisé pour passer dans l'exogroupe valorisé. Dans le contexte de la migration, la mobilité sociale correspond à l'assimilation, le migrant essayant de rejoindre le groupe dominant en adoptant ses caractéristiques culturelles et ses valeurs fondamentales (usage exclusif de la langue du pays d'accueil, changement de nom, etc.) dans l'espoir de ne plus être catégorisé dans le groupe des immigrés et de devenir un membre à part entière de la société d'accueil.
 - ⇒ par la comparaison intragroupe, lorsque les frontières entre les groupes sont perçues comme imperméables et ne permettant pas de rejoindre le groupe valorisé. L'individu se «contente» alors de se revaloriser à l'intérieur de son groupe en se comparant à d'autres individus de son groupe moins avantagés sur certaines dimensions de comparaison. Dans le contexte de la migration, la comparaison intragroupe peut se traduire par des comportements discriminatoires de la part de certains groupes de migrants, établis dans le pays d'accueil depuis longtemps, envers les nouveaux immigrés.
- si le désavantage de l'endogroupe est perçu comme illégitime et que la situation intergroupe existante est susceptible d'être modifiée :
 - ⇒ s'il y a perméabilité des frontières entre les groupes, l'individu peut également adopter la *stratégie individuelle* de la mobilité sociale.
 - ⇒ si les frontières entre les groupes sont imperméables et ne permettent pas la stratégie de la mobilité sociale, les membres du groupe désavantagé peuvent adopter des *stratégies collectives* pour restaurer leur image de soi en revalorisant leur endogroupe :
 - ⇒ par la créativité sociale, par laquelle les membres du groupe dévalorisé proposent d'autres critères de comparaison, favorables

cette fois à l'endogroupe (plutôt que de se comparer sur le pouvoir social détenu par le groupe, la comparaison se fera par exemple sur la richesse de l'expression culturelle du groupe).

- ⇒ par la redéfinition des attributs : le groupe définit comme positifs les attributs qui lui sont généralement reprochés (la paresse devient la capacité de profiter de la vie).
- ⇒ par la compétition sociale, par laquelle le groupe dévalorisé tentera de devenir supérieur à l'exogroupe sur la dimension même qui était favorable à l'exogroupe («vous nous dites paresseux ? Nous allons vous montrer que nous allons devenir les meilleurs travailleurs»).

La TIS a fait l'objet de nombreux développements en psychologie sociale, notamment par des chercheurs qui se sont particulièrement intéressés aux relations intergroupes dans des contextes d'asymétries de statut et de pouvoir et ont montré par exemple que les membres du groupe dominant ont des comportements beaucoup plus discriminatoires, favorisant leur propre groupe, que les membres du groupe dominé : en effet, pour discriminer il faut avoir du pouvoir (Sachdev & Bourhis, 1985). Ces recherches ont montré l'effet combiné du pouvoir, du statut et du poids numérique dans l'apparition de comportements discriminatoires (Bourhis, Gagnon & Moïse, 1994).

Un autre développement intéressant de la TIS est constitué par la Théorie de l'identité ethnolinguistique, ci-après la TIEL, développée par le psychologue social Howard Giles et ses collègues, théorie qui établit le lien entre l'utilisation d'un code linguistique et l'identification à un groupe «ethnolinguistique» (Clément & Wald, 1995 ; Gallois, Giles, Jones, Cargile & Ota, 1995 ; Giles, 1977 ; Giles & Johnson, 1987 ; voir aussi Ogay, 2000, pour une présentation en français de la TIEL et des théories qui lui sont apparentées). En effet, la façon dont on s'exprime, le choix d'un code linguistique plutôt qu'un autre, sert à témoigner de l'appartenance à un groupe, à se rapprocher ou au contraire à se distancer de ses partenaires d'interaction. Ainsi, en choisissant ou non de s'exprimer dans la langue du pays d'accueil (ou, pour le membre d'une communauté linguistique minoritaire, en choisissant de s'exprimer dans la langue de la communauté linguistique majoritaire – la Théorie de l'identité ethnolinguistique a été développée dans le contexte de pays multilingues, notamment au Canada), le migrant exprime sa relation et son identification à la société d'accueil, respectivement à son groupe d'origine. Il peut vouloir parler la langue de l'autre pour s'identifier à lui, mais il peut aussi avoir peur de l'assimilation s'il parle trop bien la langue du pays d'accueil, d'où un maintien plus ou moins conscient d'un accent lui permettant de s'en

distinguer ou le développement d'un vocabulaire particulier. Ainsi, la TIEL établit le lien entre comportement langagier et identité et met en valeur les processus psychologiques dans les relations entre groupes linguistiques, particulièrement dans le cas de relations intergroupes inégales. Reprenant la logique des stratégies mises en évidence dans la Théorie de l'Identité Sociale, la TIEL vise à «rendre compte des stratégies utilisées pour réaliser une identification ethnolinguistique positive et distincte et surtout des conséquences de l'usage de ces stratégies au plan social» (Clément & Noels, 1994, p. 246).

Selon la TIEL, trois variables définissent si l'individu se sentira appelé à manifester son identité ethnolinguistique dans la relation, par exemple en adoptant la stratégie de divergence (c'est-à-dire en maintenant son style langagier) :

- La vitalité ethnolinguistique : les groupes «ethniques»⁴ peuvent être comparés par rapport à leur vitalité ethnolinguistique qui est composée de trois facteurs : les facteurs de statut (comme le prestige économique, politique et linguistique), les facteurs démographiques (comme le nombre de ses membres, le taux de natalité, la répartition géographique) et les facteurs de support institutionnel (comme la reconnaissance du groupe et de sa langue par le gouvernement, les médias, le système éducatif, mais également par des institutions informelles). Ces trois facteurs définissent la possibilité pour une communauté ethnolinguistique de continuer à exister en tant que groupe distinct dans un contexte intergroupe. La vitalité ethnolinguistique d'un groupe peut ainsi être évaluée «objectivement» à l'aide de plusieurs macro-indicateurs. Pourtant, c'est plutôt la perception que les individus ont de la vitalité de leur groupe et de l'exogroupe (la vitalité ethnolinguistique subjective, cf. Landry & Allard, 1994) qui influencera véritablement «toute une famille de phénomènes langagiers, incluant les attitudes à

⁴ Selon le terme adopté dans cette théorie, mais également de façon générale dans le monde anglo-saxon qui ne montre pas à son égard la même méfiance que ce mot suscite en français. Ainsi pour Kim (1994) : «Today, *ethnicity* is commonly associated not only with cultural and national origin but with racial, religious, and linguistic origins as well.» (p. 512). Pour Collier (1988) également, l'identité ethnique est un concept important qui se distingue des autres identités sociales et culturelles par l'accent donné à l'héritage et aux racines communes qui fondent le sentiment de communauté de destin.

l'égard des membres de l'exogroupe, la motivation à apprendre et à utiliser la langue seconde, la mesure dans laquelle les individus utiliseront les stratégies de changement et d'alternance langagière et les conséquences cognitives et identitaires de ces phénomènes.» (Clément & Noels, 1994, p. 251).

- La perméabilité des frontières intergroupes : lorsque les frontières entre les groupes sont perçues comme étant imperméables, la mobilité des individus est empêchée et les sentiments d'identification à l'endogroupe sont renforcés, les interactions se jouent alors principalement sur la dimension intergroupe.
- Les appartenances de groupe multiples : certains individus s'identifient avec un nombre restreint de groupes sociaux alors que d'autres se sentent appartenir à plusieurs groupes à la fois. Ces derniers ont une identité sociale plus diffuse que les premiers, qui ressentent (et manifestent) un attachement ethnolinguistique plus fort.

La TIEL permet de comprendre quelles sont les conditions pour que le contact avec des membres de l'exogroupe soit initié. Ainsi, un individu sera motivé à établir une relation interpersonnelle avec un membre d'un exogroupe et à développer une compétence dans la langue du groupe dominant (au point de risquer à long terme l'érosion de la langue de son endogroupe) si :

1. il ne s'identifie pas particulièrement fortement à son endogroupe, pour qui d'ailleurs la langue n'est pas considérée comme un symbole important de l'identité ;
2. les comparaisons intergroupes sont positives ;
3. la vitalité de l'endogroupe est perçue comme forte ;
4. les frontières intergroupes sont perçues comme perméables ;
5. il s'identifie à de nombreuses autres catégories sociales que celle constituée par son appartenance à un groupe linguistique.

Si ces conditions ne sont pas satisfaites, l'interaction sera perçue en termes intergroupes, mettant en jeu les identités «ethniques» des acteurs qui y verront l'occasion d'affirmer leur identité ethnolinguistique en accentuant leurs caractéristiques sociolinguistiques. On voit se dessiner dans ces cinq conditions les enjeux complexes et parfois contradictoires de l'intégration.

Intégration ou assimilation ? Le rôle ambigu de l'identité culturelle

Que nous apportent la typologie des stratégies identitaires de Camilleri ainsi que la Théorie de l'identité sociale dans le débat sur l'intégration ou l'assimilation ? Rappelons (voir Dasen, ce volume) que Berry (1989) a construit son modèle des stratégies d'acculturation autour de deux questions qui placent explicitement l'identité et les relations intergroupes au centre du débat :

- le groupe ou l'individu tient-il à maintenir et à développer sa propre identité culturelle, c'est-à-dire la distinction des groupes au sein de la société ?
- le groupe ou l'individu tient-il à établir et maintenir des relations avec les autres groupes ?

L'intégration correspond à la stratégie d'acculturation pour laquelle la réponse aux deux questions est à chaque fois «oui», c'est-à-dire qu'il y a en même temps désir d'établir des relations et de maintenir son identité culturelle. Il s'agit ici du modèle du multiculturalisme anglo-saxon (Canada, USA, Australie, voire également Grande-Bretagne) qui voit la coexistence de multiples «groupes ethniques» qui ont des relations entre eux mais restent néanmoins distincts. L'assimilation est la voie privilégiée par la France et son «modèle républicain», qui répond «oui» à la question des relations intergroupes mais «non» au maintien de l'identité et des caractéristiques culturelles, demandant aux minorités de se couler dans le moule commun⁵. D'après Berry, les groupes de migrants préfèrent généralement la stratégie d'intégration, qui leur permet de participer pleinement à la société d'accueil tout en maintenant et développant leur héritage culturel (Dasen, ce volume). De même, travailleurs sociaux (Verbundt, 1989) comme chercheurs (voir par exemple Labat & Vermes, 1994 ; Tanon & Vermes, 1993) travaillant sur les contacts de cultures plaident généralement pour des politiques d'intégration plutôt que d'assimilation, cette dernière stratégie étant souvent décrite en des termes très négatifs, comme cette définition de Perotti (1994, p. 83) : «Processus concevant les rapports entre les migrants et la société d'accueil sur la base d'un passage unilatéral (conformisation) aux modèles de comportement de

⁵ Bien que le caractère «absolu» ou parfait de l'assimilation des étrangers en France soit remis en question, par exemple par Lorreyte (1989).

la société d'accueil, qui s'imposent à la personnalité du migrant et l'obligent à se dépouiller de tout élément culturel propre (déculturation et dépersonnalisation).»

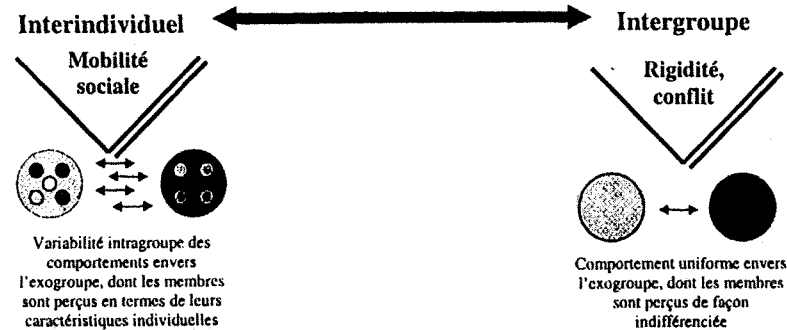
Le maintien de l'identité culturelle propre, la valorisation de la culture d'origine, sont-ils la panacée ? Les travaux de Tajfel et de Camilleri viennent nous rappeler que les choses ne sont pas aussi simples et que l'identité peut autant rassembler que diviser. Camilleri nous prévient du risque de confondre intégration et «sacralisation» des cultures d'origine et réhabilite l'assimilation comme un choix individuel possible :

(...) vu la tendance idéologique actuelle à la sacralisation des cultures (à distinguer de leur légitimation), l'assimilation est socialement péjorée en tant qu'«aliénation», tandis que la suraffirmation du soi dénigré est valorisée comme synonyme d'«authenticité». Or une assimilation réussie, c'est-à-dire une intériorisation complète et effective de la culture de la société d'accueil, d'une part met fin aux conflits identitaires, ce qui est appréciable pour le psychologue, d'autre part ne saurait être considérée comme une aliénation au sens psychologique ni même moral du terme, à moins de professer un racisme à l'envers. (...) (L)'authenticité se trouve dans l'adhésion intimement consentie à n'importe quel système, et pas seulement à celui dit d'«origine» et qui est seulement «parental», d'autre part (...) la palette des adaptations légitimes de l'immigré ne se réduit pas à l'«intégration» telle qu'elle est actuellement définie (Camilleri, 1993a, p. 179).

La TIS non plus n'exclut pas l'assimilation comme stratégie individuelle possible lorsque la situation intergroupe le permet, c'est-à-dire lorsque les frontières intergroupes sont perméables et que le groupe d'accueil offre au nouveau membre les conditions pour qu'il puisse réaliser son identité sociale positive au sein de son nouveau groupe d'appartenance, c'est-à-dire en lui donnant les mêmes droits et le même traitement qu'aux autres membres, ce qui est loin d'aller de soi. Pour en revenir à Camilleri, il ne faut pas retenir de la citation précédente qu'il prônerait l'assimilation plutôt que l'intégration ; bien au contraire, les stratégies visant à la «cohérence complexe» par lesquelles les individus cherchent à articuler le système culturel d'origine et d'accueil décrivent bien l'intégration dans tout ce qu'elle a de complexe et d'exigeant pour l'individu, mais aussi d'équilibrant et de positif. Par contre, Camilleri s'élève contre l'exclusion *a priori* de la stratégie de l'assimilation par les psychologues et autres travailleurs sociaux parce qu'elle ne correspond pas à leur modèle idéal, alors que l'assimilation peut résulter d'un choix légitime de l'individu qui peut y trouver son compte. En fait, c'est l'assimilation imposée qui est à

proscrire, par contre la porte doit être laissée ouverte pour l'assimilation volontaire car elle correspond à un type possible de stratégie individuelle.

Ce que nous rappelle Camilleri, c'est que, autant l'assimilation imposée peut causer de dégâts, autant la valorisation de l'identitaire, c'est-à-dire de la fonction ontologique, n'est pas sans danger car elle peut conduire à rigidifier les rapports entre les groupes sociaux, rigidification que l'on peut constater par exemple dans la société «multiethnique» des États-Unis où le multiculturalisme est parvenu à revivifier les frontières «ethniques» (Wieviorka, 1996). Car la mise en avant de l'identité sociale (ou culturelle, ou «ethnique») d'un groupe encourage ce que les psychologues sociaux ont appelé la perception catégorielle. De nombreux chercheurs en psychologie sociale se sont intéressés au passage d'une perception catégorielle à une perception individuelle et se sont interrogés sur leurs avantages et désavantages respectifs par rapport à l'amélioration des relations intergroupes. En effet, le comportement social peut être déterminé ou non par les appartenances aux groupes sociaux, comme l'a souligné Tajfel dans ce qui représente le deuxième concept qu'il a amené à côté de celui de l'identité sociale : la représentation des modes d'interaction sur un continuum allant de l'interindividuel à l'intergroupe. A un extrême du continuum, une interaction sur le pôle interindividuel favorise la perception de la variabilité intragroupe et le traitement différencié des individus de l'exogroupe, alors qu'une interaction à l'autre extrême sur le pôle intergroupe engendre une perception indifférenciée des membres de l'exogroupe. Or ceci n'est pas sans conséquence sur les relations intergroupes et leurs développements possibles : lorsque l'interaction se déroule sur le mode interindividuel, les frontières intergroupes sont souples et perméables, permettant aux individus de changer de groupe et donc permettant la mobilité sociale. A l'opposé, lorsque l'interaction se déroule sur le mode intergroupe, les frontières entre les groupes deviennent rigides et imperméables et favorisent la remise en question brutale de la situation intergroupe. On peut illustrer ce continuum interindividuel-intergroupe de la façon suivante :



Les psychologues sociaux qui se sont penchés sur ces deux modes de perception ont montré que tout renforcement des appartenances catégorielles (c'est-à-dire en soulignant l'identité de groupe) est susceptible d'accroître le conflit et la discrimination entre les groupes, les individus se comportant en tant que représentants de leur groupe d'appartenance et non en tant qu'individus. Ainsi, si la dimension intergroupe prédomine dans une interaction entre deux personnes, c'est-à-dire que leurs identités sociales y ont plus d'importance que leurs identités personnelles, les différences perçues sont exagérées et les similitudes ignorées, ce qui favorise une perception en «Nous» – «Eux» et la discrimination. Le risque d'incompréhension augmente parce que le comportement de l'autre est interprété sur la base des informations catégorielles uniquement (les stéréotypes et préjugés) et non pas également sur l'information individualisée (Gudykunst & Kim, 1992). À l'inverse, la promotion d'une perception décatégorisée (c'est-à-dire individualisée) d'autrui devrait favoriser une dépoliarisation du conflit ; par contre elle n'est d'aucune utilité pour l'amélioration des relations intergroupes, l'impression positive développée au sujet d'un individu n'étant pas généralisée aux autres membres de son groupe, ainsi que l'ont montré les travaux sur l'hypothèse de contact intergroupe (l'idée somme toute banale que les relations entre les groupes s'amélioreraient si les contacts entre les membres des groupes étaient favorisés) (Corneille, 1994).

On en arrive ainsi au paradoxe de l'intégration, ou au rôle ambigu que peut avoir l'identité dans ce processus : à trop insister sur l'identité culturelle, on en arrive à favoriser une situation sociale intergroupe rigide, empêchant tout passage d'un groupe à l'autre, chaque groupe se croyant obligé de défendre son identité, et donc interdisant toute intégration. Ainsi, tout en ayant montré la nécessité de la composante sociale de l'identité pour le bien-être de l'individu, qui ressent un profond besoin d'appartenir

et de s'identifier à des groupes sociaux, la psychologie sociale ainsi que la psychologie des contacts de cultures montrent également les risques lorsque cette dimension est exagérée. Comment résoudre le paradoxe ? Comment faire pour que le besoin d'identification sociale ne soit pas un obstacle à la communication interculturelle ? La solution réside dans la promotion et le soutien des appartenances et des identifications multiples (Maalouf, 1998) dont l'importance est relevée par la TIEL dans sa cinquième condition : pour que l'individu ne se rigidifie pas sur une seule appartenance qu'il définit en opposition aux autres, il est nécessaire qu'il s'identifie à de multiples groupes sociaux, qui tous contribuent à lui donner une identité sociale positive. C'est donc à une cohérence hypercomplexe, combinant toute une diversité d'appartenances, à laquelle l'individu doit parvenir.

Une politique d'intégration des étrangers devrait ainsi travailler à rendre plus souples et perméables les frontières entre la société d'accueil et les migrants, afin de permettre éventuellement à ceux qui le voudraient de s'assimiler à la culture d'accueil, et en tous cas de ne pas focaliser plus que nécessaire les autres sur les questions identitaires et de reconnaissance. Des relations entre société d'accueil et population migrante plus symétriques et équilibrées seraient à l'avantage de tous car comme le rappelle Camilleri (1994, p. 248) : «(...) Plus les résistances rencontrées transforment sa requête en une lutte pour la reconnaissance, plus ses efforts d'adaptation tendront à être vécus en termes de rapports de pouvoir, de dominant à dominé. L'enjeu image de soi s'intensifie en conséquence, renforçant la dimension symbolique avec ses complications». Il s'agit de favoriser un contexte de relations intergroupes entre société d'accueil et populations migrantes qui permette à chaque individu de mettre en œuvre la stratégie d'acculturation qui lui convient pour parvenir à gérer cet ajustement identitaire que nécessite la migration.

En réalité, la question «intégration ou assimilation» est un faux débat car comme bien souvent, la solution n'est pas dans le choix d'un extrême à l'exclusion de l'autre mais dans un habile mélange des deux. Si l'assimilation est une stratégie qui peut convenir aux besoins de certains, dans la mesure où le contexte offre réellement les conditions pour qu'elle puisse se réaliser, elle ne peut cependant être imposée à d'autres qui ont d'autres besoins, tout comme elle n'a pas à être décriée au nom de certains idéaux interculturels qui regrettent la disparition des cultures «d'origine». De même, si le maintien et la valorisation de l'identité culturelle d'origine est nécessaire à l'estime de soi, cette valorisation ne doit pas être obligatoire ni se faire aux dépens de la communication entre les groupes. Il

y a dans l'intégration comme dans l'assimilation un risque de considérer la culture (d'origine ou d'accueil) comme un tout figé et homogène, impliquant des choix radicaux et définitifs. Ainsi les défenseurs de l'intégration eux aussi ont parfois une vision figée de la culture, idéalisant la culture d'origine au point d'en faire un objet de musée ou de culte. De même, ceux qui prônent l'assimilation oublient trop souvent que ce n'est pas l'individu qui s'assimile à une culture, qui est assimilé à la culture, mais que c'est lui qui l'assimile, c'est-à-dire qu'il se l'approprie et la transforme.

Conclusion

Bien que les travaux de Camilleri et de ses collègues et ceux de Tajfel et des autres psychologues sociaux qui l'ont suivi se soient développés dans des contextes différents (linguistiques, disciplinaires) et qu'il y a eu visiblement peu d'échanges entre ces deux «traditions» (même si Camilleri et ses collègues font parfois quelques références à la Théorie de l'identité sociale), il nous semble qu'il y a beaucoup de parallèles à tirer entre ces deux approches, très proches finalement par leur objet et enseignements. En partant de traditions et de paradigmes scientifiques très éloignés (une démarche expérimentale a-contextualisée pour la psychologie sociale et une démarche de type anthropologique collant au terrain social pour Camilleri), toutes deux permettent une meilleure compréhension des enjeux identitaires du processus de l'intégration, Camilleri soulignant la variabilité interindividuelle des stratégies identitaires de l'individu en situation d'acculturation, et la Théorie de l'identité sociale mettant explicitement en relation ces stratégies avec les caractéristiques de la situation intergroupe, c'est-à-dire avec les conditions offertes par la société d'accueil. On en retiendra plus particulièrement la nécessité d'introduire de la souplesse dans les relations entre la société d'accueil et la population migrante, afin de casser la perception rigide en «Nous-Eux» que l'on trouve tant du côté de la population d'accueil que des migrants et qui est source de discrimination et de non-communication. Des relations intergroupes plus souples permettent des identifications multiples (parce que l'on n'est pas qu'étranger, mais aussi ingénieur ou ouvrier, passionné de montagne ou amateur de football) et permettent à chacun de satisfaire ses besoins identitaires d'une façon positive plutôt que défensive.

La réalisation d'une société interculturelle qui, au contraire de la société multiculturelle, suppose qu'il y ait véritable interaction entre les

différents groupes qui la composent, demande de réussir le subtil équilibre entre le besoin d'appartenance et le besoin de différenciation, besoins partagés par tout être humain, qu'il soit migrant ou membre «autochtone» de la société d'accueil. Les conditions de réalisation de la société interculturelle sont extrêmement exigeantes, comme le constate Camilleri :

On parle souvent comme si le but de l'interculturel était uniquement de défendre les cultures au sens de les conserver telles qu'elles sont, ou «comme elles sont à l'origine» ainsi qu'on le dit abusivement, puisqu'elles ont toutes changé au cours des temps. Effectivement, la première mission de l'interculturel est de donner aux partenaires l'équipement nécessaire pour qu'ils perçoivent leur culture comme légitime et, par là, pour qu'ils accèdent au sentiment fondamental d'être reconnus. Mais parce que plusieurs ensembles culturels doivent cohabiter dans le même groupe, nous avons vu la nécessité de les confronter et de procéder à des échanges. Ainsi l'interculturel bien conduit oblige les individus à réfléchir sur leur culture, donc les empêche d'y rester «immergés» et les amène à prendre une attitude «émergée». Cette prise de distance leur permet, s'ils le désirent, de transformer leur système et d'élaborer, éventuellement, leur «formule culturelle» individuelle. Ce n'est donc plus la culture comme elle se présentait dans les anciens temps, dictée par le groupe, s'imposant aux individus comme une «transcendance» : on a ici affaire à la culture en dialogue avec les autres et avec soi-même, et susceptible de se transformer en conséquence. Il se confirme donc que l'interculturel est un lieu de créativité, permettant de passer de la culture comme «produit» à la culture comme «procès». C'est ainsi une exigence d'apparence contradictoire que les praticiens de l'interculturel doivent surmonter : assurer le respect des cultures, mais dans le cadre d'un système d'attitudes **autorisant leur dépassement**. C'est là un mouvement dialectique dont la réussite est nécessaire : car si les cultures deviennent des sortes de corsets enfermant définitivement les individus dans des systèmes réifiés et sacralisés, ils ne pourront plus que s'isoler les uns des autres, pétrifiés dans la «fierté» de leur système (Camilleri, 1993b, p. 49-50).

Rappelons-nous les deux jeunes Turques candidates à la naturalisation et imaginons ce qu'aurait pu être leur avenir si seulement une médiation interculturelle avait pu éviter que la rigidité ne réponde à la rigidité. Créer les conditions du dialogue, de la négociation d'un contrat d'association entre les divers membres de la société qui se sentiraient tous reconnus comme membres à part entière de cette société, voilà bien l'objectif que devrait poursuivre une politique d'intégration.

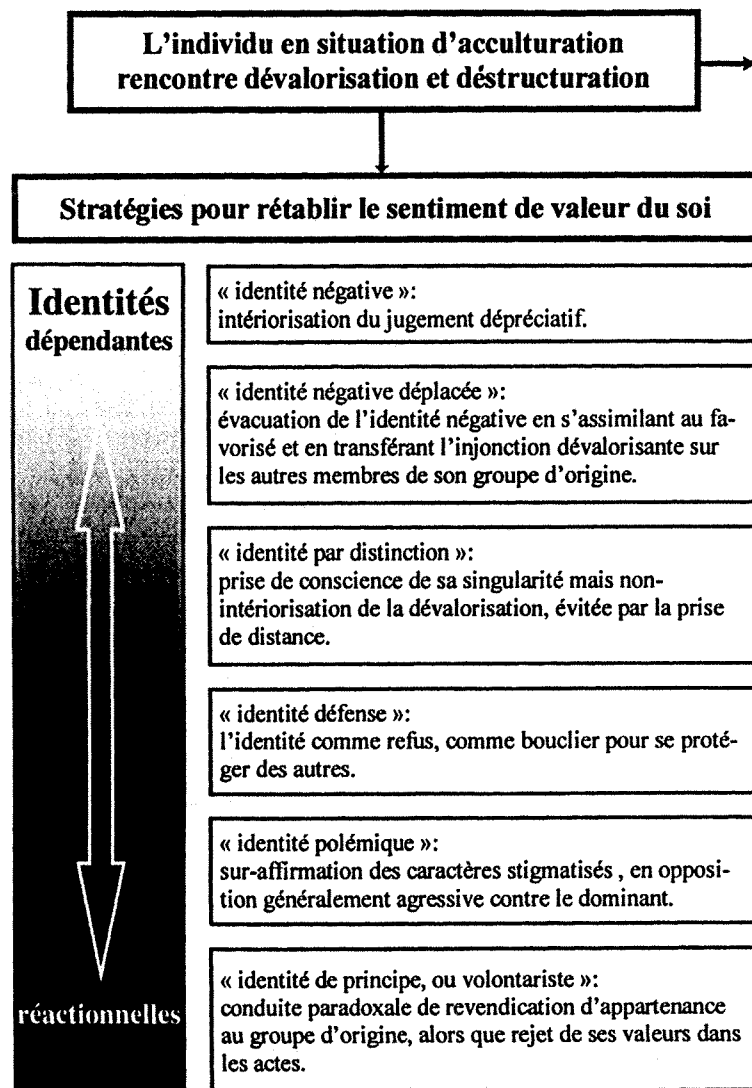
Références bibliographiques

- Berry, J. W. (1989). Acculturation et adaptation psychologique. In J. Retschitzky, M. Bossel-Lagos, & P. R. Dasen (Eds), *La recherche interculturelle*. (Tome I). (pp. 135-145). Paris : L'Harmattan.
- Bourhis, R. Y., Gagnon, A. & Moïse, L. C. (1994). Discrimination et relations intergroupes. In R. Y. Bourhis & J.-P. Leyens (Eds), *Stéréotypes, discrimination et relations intergroupes* (pp. 161-200). Liège : Mardaga.
- Bourhis, R. Y. & Leyens, J.-P. (Eds). (1994). *Stéréotypes, discrimination et relations intergroupes*. Liège : Mardaga.
- Camilleri, C. (1990). Identité et gestion de la disparité culturelle : essai d'une typologie. In C. Camilleri, J. Kastersztein, E. M. Lipiansky, H. Malewska-Peyre, I. Taboada-Leonetti & A. Vasquez (Eds), *Stratégies identitaires* (pp. 85-110). Paris : PUF.
- (1993a). Le psychologue et les stratégies identitaires des jeunes de cultures différentes. In M. Rey (Ed.), *Psychologie clinique et interrogations culturelles* (pp. 177-190). Paris : L'Harmattan.
- (1993b). Les conditions structurelles de l'interculturel. *Revue Française de Pédagogie*, 103 (avril-mai-juin), 43-50.
- (1994). Enjeux, mécanismes et stratégies identitaires dans des contextes pluriculturels. In C. Allemann-Ghionda (Ed.), *Multikultur und Bildung in Europa. Multiculture et éducation en Europe* (pp. 243-250). Berne : Peter Lang.
- (1999a). Identité personnelle, identité collective : les différentes formes de contact et d'échanges. In J. Demorgon & E. M. Lipiansky (Eds), *Guide de l'interculturel en formation* (pp. 158-165). Paris : RETZ.
- (1999b). Stratégies identitaires : les voies de la complexification. In M.-A. Hily & M.-L. Lefebvre (Eds), *Identité collective et altérité. Diversité des espaces / spécificité des pratiques* (pp. 197-211). Paris : L'Harmattan.
- Camilleri, C. & Cohen-Emerique, M. (Eds) (1989). *Chocs de cultures : concepts et enjeux pratiques de l'interculturel*. Paris : L'Harmattan.
- Camilleri, C., Kastersztein, J., Lipiansky, E. M., Malewska-Peyre, H., Taboada-Leonetti, I. & Vasquez, A. (1990). *Stratégies identitaires*. Paris : PUF.
- Camilleri, C. & Vinsonneau, G. (1996). *Psychologie et culture : concepts et méthodes*. Paris : Armand Colin.
- Capozza, D. & Volpato, C. (1994). Relations intergroupes : approches classiques et contemporaines. In R. Y. Bourhis & J.-P. Leyens (Eds), *Stéréotypes, discrimination et relations intergroupes* (pp. 13-39). Liège : Mardaga.
- Cesari Lusso, V. (1997). *Quando la sfida viene chiamata integrazione. Percorsi di socializzazione e di personalizzazione di giovani «figli di emigrati»*. Roma : La Nuova Italia Scientifica. (prochainement publié en français dans la collection «Exploration» de Peter Lang, Berne).
- Clément, R. & Noels, K. A. (1994). Langage et communication intergroupe. In R. Y. Bourhis & J.-P. Leyens (Eds.), *Stéréotypes, discrimination et relations intergroupes*. Liège : Mardaga.
- Clément, R. & Wald, P. (1995). Identité ethnolinguistique et notion de langue : représentations fluctuantes dans le contact interculturel. *Bulletin de Psychologie*, 419, 297-306.
- Collier, M. J. & Thomas, M. (1988). Cultural identity : an interpretive perspective. In Y. Y. Kim & W. B. Gudykunst (Eds.), *Theories in intercultural communication* (pp. 99-120). Newbury Park CA : Sage.
- Corneille, O. (1994). Le contact comme mode de résolution du conflit intergroupes : une hypothèse toujours bien vivante. *Cahiers internationaux de Psychologie Sociale*, 23, 40-60.
- Dasen, P. R. & Ogay, T. (2000). Pertinence d'une approche comparative pour la théorie des stratégies identitaires. In J. Costa-Lascoux, M.-A. Hily & G. Vermès (Eds), *Pluralité des cultures et dynamiques identitaires. Hommage à Carmel Camilleri* (pp. 55-80). Paris : L'Harmattan.
- Gallois, C., Giles, H., Jones, E., Cargile, A. C. & Ota, H. (1995). Accomodating to intercultural encounters. Elaborations and extensions. In R. L. Wiseman (Ed.), *Intercultural communication theory* (Vol. 29, pp. 115-147). Thousand Oaks : Sage.
- Giles, H. (Ed.) (1977). *Language, ethnicity and intergroup relations*. London : Academic Press.
- Giles, H. & Johnson, P. (1987). Ethnolinguistic identity theory : a social psychological approach to language maintenance. *International Journal of the Sociology of Language*, 68, 69-99.
- Gudykunst, W. B. & Kim, Y. Y. (1992). *Communicating with strangers. An approach to intercultural communication* (2 ed.). New York : McGraw-Hill.
- Kim, Y. Y. (1994). Interethnic communication : the context and the behavior. In S. A. Deetz (Ed.), *Communication Yearbook* (Vol. 17, pp. 511-538). Thousand Oaks : Sage.

- Labat, C. & Vermes, G. (Eds) (1994). *Cultures ouvertes, sociétés interculturelles. Du contact à l'interaction*. (Qu'est-ce que la recherche interculturelle ?, Vol. 2). Paris : L'Harmattan.
- Landry, R. & Allard, R. (1994). The Acadians of New Brunswick : demolinguistic realities and the vitality of the French language. *International Journal of the Sociology of Language*, 105/106, 181-215.
- Leyens, J.-P., Yzerbyt, V. & Schadron, G. (1996). *Stéréotypes et cognition sociale* (Georges Schadron, Trad.). Hayen : Mardaga.
- Lorreyte, B. (1989). Français et immigrés : des miroirs ambigus. In C. Camilleri & M. Cohen-Emerique (Eds), *Chocs de cultures : concepts et enjeux pratiques de l'interculturel* (pp. 247-270). Paris : L'Harmattan.
- Maalouf, A. (1998). *Les identités meurtrières*. Paris : Grasset.
- Ogay, T. (2000). *De la compétence à la dynamique interculturelles. Des théories de la communication interculturelle à l'épreuve d'un échange de jeunes entre Suisse romande et alémanique*. Berne : Peter Lang.
- Perotti, A. (1994). *Plaidoyer pour l'interculturel*. Strasbourg : Les éditions du Conseil de l'Europe.
- Sachdev, I. & Bourhis, R. Y. (1985). Social categorization and power differentials in group relations. *European Journal of Social Psychology*, 15, 415-434.
- Sherif, M. (1966). *Group conflict and cooperation : Their social psychology*. London : Routledge and Kegan Paul.
- Taboada-Leonetti, I. (1990). Stratégies identitaires et minorités : le point de vue du sociologue. In C. Camilleri & *et al.* (Eds), *Stratégies identitaires* (pp. 43-83). Paris : PUF.
- Tajfel, H. & Turner, J. C. (1979). An integrative theory of intergroup conflict. In W. G. Austin & S. Worchel (Eds), *The social psychology of intergroup relations* (pp. 33-53). Belmont CA : Wadsworth.
- (1986). The social identity theory of intergroup behavior. In S. Worchel & W. G. Austin (Eds), *Psychology of intergroup relations*. Chicago, MI : Nelson-Hall.
- Tanon, F. & Vermes, G. (Eds) (1993). *L'individu et ses cultures*. (Qu'est-ce que la recherche interculturelle ?, Vol. 1). Paris : L'Harmattan.
- Verbundt, G. (1989). Les associations ethniques comme lieux d'intégration sociale. In C. Camilleri & M. Cohen-Emerique (Eds),

- Chocs de cultures : concepts et enjeux pratiques de l'interculturel* (pp. 135-163). Paris : L'Harmattan.
- Vinsonneau, G. (1997). *Culture et comportement*. Paris : Armand Colin.
- Wieviorka, M. (Ed.) (1996). *Une société fragmentée ? Le multiculturalisme en débat*. Paris : La Découverte.

Typologie des stratégies identitaires de C. Camilleri



Graphique réalisé d'après la présentation de la typologie dans :
Camilleri, C. (1990). Identité et gestion de la disparité culturelle : essai d'une typologie.
In C. Camilleri et al., *Stratégies identitaires* (pp. 85-110). Paris : PUF.

